

HUCHEDE Maurice Joseph
Né au Bourg d'Iré 26 juin 1839.
Tonsuré Angers 21. XII. 61
Munne " 14. 6. 62
S/diane " 30. 5. 63
diane " 21. 5. 64
prêtre " 17. XII. 64
Prof. à Combrée 1864
Cure de Neuville 9 mai 1870
retiré en février 1906 à Neuville

décédé 27 juin 1919 au presbytère
de Neuville. (S.R. 598)
études à Combrée

vers Sallen d'Esbats

J'ai son portrait à l'huile

au bas du chœur, faisaient descendre, sur les fidèles prosternés, la bénédiction pontificale.

Au salut du Très Saint Sacrement, une voix chaude et éclatante lançait, des hauteurs du grand orgue, les ardentes supplications du *Panis Angelicus*, tandis que la Psalette, avec un art souple et nuancé, suppliait le Seigneur, présent dans son sacrement, pour le chef visible de l'Église et le troupeau confié à sa garde.

« Mais « sainte Scholasse » fut longtemps au Mans la patronne vénérée de la jeunesse studieuse. On peut voir encore, rue Porte-Sainte-Anne, l'arc porté sur des colonnes Renaissance donnant accès aux écoles de Saint-Benoît, qui l'honoraient spécialement comme la mère des écoliers. Aussi fut-ce dans « l'École » par excellence, dans celle où se forment les clercs, que se termina la fête. Monseigneur l'Archevêque de Tours, entouré de deux vénérables prêtres, supérieurs des grands séminaires de Bourges et de Coutances, comme il le fut lui-même de Mende, y vint avec empressement, conduit par Monseigneur notre évêque. On le salua en termes délicats, relevés avec une bonté paternelle, avides de donner des conseils précieusement recueillis.

« Et selon le traditionnel répons, emprunté par l'Église du Mans, à la liturgie bénédictine, un parfum de joie paisible avait embelli cette journée du ciel :

« *Totus caelesti gaudio perfusus remansit Pater. Benedictus !* »

Un Manceau.

M. l'abbé Huchedé, ancien curé de Neuville

M. l'abbé Huchedé avait défendu que l'on fît de lui le moindre éloge funèbre en présence de son cercueil. Il fut fait selon ses volontés. A ses obsèques célébrées à l'église de Neuville sous la présidence de M. le Doyen du Lion d'Angers, en présence de M. le supérieur du collège de Combrée, de nombreux prêtres du voisinage et d'une foule de fidèles, on n'entendit d'autres paroles que celles de la prière *pro defunctis*. Maintenant que la dépouille mortelle du bon prêtre est descendue dans la tombe, nous ne croyons pas manquer de respect aux dernières volontés d'un mourant si, à la demande de M. l'abbé Lemesle, curé de Neuville, pour l'édification de tous, nous osons en quelques lignes rappeler la vie et esquisser le caractère de celui qui par son intelligence et ses vertus a fait grand honneur au clergé angevin.

M. Huchedé était né au Bourg-d'Iré, le 26 juin 1839. Élevé par des parents très chrétiens dans une atmosphère de tendre piété, au milieu de tous les souvenirs laissés dans le pays par les vétérans de la guerre de Vendée et des luttes de la Chouannerie, il montra de bonne heure un goût prononcé pour les choses de la religion et un grand désir de consacrer sa vie au service de Dieu. Après avoir étudié les rudiments du latin sous la direction très éclairée d'un prêtre vénéré, M. Thibault, il entra au collège de Combrée où il se fit remarquer par les belles qualités de son esprit et de son cœur. Au Grand-Séminaire ses heureuses dispositions intellectuelles et morales ne firent que se développer. Tout en vaquant au grand devoir de la prière

et de la mortification, il fit des études sérieuses : il sut s'assimiler à merveille cette nourriture succulente que l'on trouve dans les écrits des auteurs classiques, dans la Sainte Écriture, l'Histoire de l'Église, les ouvrages des Pères et des grands écrivains chrétiens.

Après son ordination sacerdotale, le 17 décembre 1864, il revint à Combrée comme maître d'études et professeur de dessin. Homme de goût, habile à manier le crayon et le pinceau, il apprit à de nombreuses générations d'écoliers les notions techniques de l'art de dessiner et de peindre, les secrets de la lumière et du clair-obscur, l'amour du beau tel que l'ont réalisé dans leurs œuvres les maîtres d'autrefois. Entre temps, directeur de la Congrégation du Sacré-Cœur dont il orna la chapelle de belles peintures décoratives, il enseignait aux meilleurs des élèves de la Division des Grands à aimer Notre-Seigneur de toute leur âme et à le faire aimer autour d'eux.

Nommé curé de Neuville en 1880, il se donna tout entier à sa paroisse. Il eut le zèle de la maison de Dieu qu'il voulut aussi belle que possible. Il dota sa curieuse église de jolis décors pour les jours de grande fête. Mais il eut à cœur surtout le bien des âmes. Il fut un curé modèle, gardant la résidence avec un soin jaloux, catéchisant les petits, instruisant les grands du haut de la chaire de vérité ou au confessionnal, visitant régulièrement les malades et les infirmes, distribuant à tous les sacrements, pratiquant la charité, multipliant les œuvres d'instruction et d'édification, semant autour de lui ces paroles qui éclairent, consolent ou sanctifient dont on pourrait faire un florilège délicat et vivifiant.

Quant atteint de surdité, il vit que son ministère allait souffrir du fait de son infirmité, il demanda et obtint un auxiliaire qui eut pour lui toutes les tendresses d'un fils envers son père et en faveur de qui bientôt il obtint la permission de résigner sa charge. Après sa démission, il resta à la cure de Neuville comme pensionnaire, aidant son successeur autant qu'il le pouvait, donnant à tout le monde le spectacle très édifiant de toutes les vertus sacerdotales. Lorsque ses forces le trahirent tout à fait et ne lui permirent plus de dire la messe à l'église, il voulut, chaque matin, recevoir la sainte communion dans sa chambre de malade.

Confiné par la souffrance dans la solitude, il demanda tous les jours à Dieu la grâce de conserver sa connaissance jusqu'à ses derniers moments afin de pouvoir se bien préparer à la mort. Sa prière fut exaucée. Il garda jusqu'au bout la pleine possession de toutes ses facultés. Il put se préparer comme il le désirait, par la prière, la mortification, l'esprit de sacrifice, à paraître devant le Souverain Juge qui fut désormais le seul objet de ses pensées. Quelques minutes avant sa mort, comme on lui demandait ce dont il avait besoin : « Je n'ai besoin que de la grâce de Dieu, disait-il, peu m'importe le reste. » C'est dans ces sentiments de foi profonde qu'il expira doucement.

M. Huchedé était un prêtre de haute taille et de mine agréable. Ses épaules s'étaient un peu voûtées avec l'âge et la souffrance. Il avait dans les traits assez accentués une expression de finesse légèrement moqueuse, des yeux où brillaient la bonté et l'esprit tout à la fois quand leur expression n'était pas amortie par un peu de tristesse, un regard modeste qui de temps en temps allait droit vers le vôtre

et perçait plus avant. De petits mouvements du sang poussaient par les fois à ses joues. C'étaient moins des saillies d'impatience que des secousses venant d'un tempérament souffreteux.

Sa voix manquait de souplesse. Il avait l'organe perçant et criard. Quand on causait avec lui ou qu'on l'entendait parler et chanter à l'église, malgré soi, pour peu que l'on fût distrait, on était tenté — pardonnez la comparaison — de penser à la chèvre apeurée qui crie et se lamente ou à la monture de Balaam vaticinant les oracles de Dieu. Il aurait eu besoin souvent, au coin de la cheminée, en chaire ou au lutrin, du petit joueur de flûte qui suivait Caius Gracchus à la tribune et qui, par un *fa* ou un *sol* soufflé au bon moment, le ramenait en douceur au diapason normal. Mais ce défaut naturel dont il n'était point responsable était de bien petite importance et il était racheté par de belles qualités de l'intelligence et du cœur.

Esprit actif et curieux, il aimait l'étude. Volontiers, pendant de longues heures, il s'enfermait dans son cabinet de travail pour s'y livrer à la lecture et se mettre au courant de tout ce qui intéresse les hommes instruits. Il parlait peu d'ordinaire, mais dans les réunions, les conférences ou les visites qu'il faisait à ses confrères ou à ses paroissiens, il avait l'art de mettre en avant des opinions bien à lui sur des sujets qui sont à tout le monde, et il les exprimait avec une netteté qui souvent empêchait toute réplique.

Il y avait en M. Huchedé ce beau mélange de prudence et de force qui caractérise les hommes sages. Rien en lui du dilettante qui se laisse aller au gré de ses caprices. Il ne désirait jamais, il voulait toujours. Chez lui tout marquait le parti-pris qu'amène la réflexion, l'effort qu'impose le devoir à remplir. Levé, tous les jours, de grand matin, il descendait à l'église, après l'*Angelus*, pour y entendre les confessions et se préparer à la messe qu'il disait avec grande piété. Après son action de grâces, il rentrait au presbytère, et les différentes heures de sa vie sacerdotale partagées entre la prière, les devoirs du ministère et l'étude, se déroulaient, chaque jour, avec une régularité vraiment monastique.

Habitué à une vie d'humilité, de renoncement et de mortification, il pratiquait dans sa paroisse le grand devoir de la charité. Bien des malheureux lui durent l'aumône qui assure le pain quotidien; mais il est une autre aumône plus précieuse que celle qui apaise la faim du corps et qu'il donnait sans compter : celle du bon conseil. Directeur apprécié, il savait pénétrer avec une parfaite délicatesse au fond des âmes et avec une science très sûre il débrouillait les cas les plus compliqués.

Il pratiquait les sommets de la haute perfection, mais il savait en descendre, quand il le fallait, et se mettre au niveau des peints et des humbles, se faisant tout à tous, non pour plaire, mais parce que c'était nécessaire, pour instruire en toute vérité et gagner des âmes à Dieu. Il était de l'avis de saint François de Sales qu'il ne faut jamais pointiller en l'exercice des vertus. À l'exemple du saint évêque de Genève, il y allait avec ses pénitents à la vieille mode française, en toute liberté, candeur et franchise.

M. Huchedé est resté jusqu'à la fin ce qu'il a été toute sa vie, et il est mort avec le ciel ouvert à ses yeux. Il souvenait toujours de son savoir, de sa douceur et de sa bonté, à ses anciens paroissiens et à

de sa sainteté, de sa charité et de son dévouement à toute épreuve au service de leurs âmes.

T.-L. HOUDEBINE, *Prêtre.*

M. l'abbé Pavie

Le clergé angevin vient d'éprouver une perte nouvelle dans la personne de M. l'abbé Henri Pavie, vicaire à Saint-Maurille de Chalennes. Avec lui disparaît une figure de prêtre très pure et très noble. Il meurt à 38 ans, soldat du Christ, jeune encore, pour qui les années de campagne chrétienne auront compté double : *consummatus in brevi, explevit tempora multa*. Au cours de la semaine qui suivit ses obsèques à Angers, un service funèbre a été célébré en cette église de Chalennes où il pria tant. Là, d'une voix que l'émotion gagnait comme elle étreignait les paroissiens réunis, M. l'abbé Dersoir, curé doyen de Saint-Maurille, prononça l'éloge éloquent du disparu qu'il aimait, et que nous aimions; c'est ce portrait pieusement fidèle dont nous allons retracer les grands traits.

« Penser à Dieu, parler à Dieu, voir Dieu dans les créatures, agir sous le regard de Dieu, travailler pour Dieu, donner Dieu, ainsi se résume l'existence brève, mais si remplie, qui s'éteint. » Henri Pavie était né à Mamers; il naît en 1880, en l'année assombrie de tristesse par les expulsions des religieux hors des couvents de France. Comme une élite de ses collègues, son père se démet alors de sa charge de magistrat et revient à Angers, où déjà sa famille a pris rang parmi les meilleures. Et l'enfant grandit au foyer paternel, dans un milieu d'élection qui unit la piété au travail de l'esprit et au culte de la rectitude. « Où donc s'arrête le devoir? » disait le père; et le fils, nourri d'exemples, poussera la passion du devoir à l'extrême limite. Brillant élève à l'Externat Saint-Maurille, il donne sa préférence aux belles-lettres, par un penchant marqué qu'il hérita de son aïeul Victor Pavie, ami de Victor Hugo et de Sainte-Beuve. Ses études classiques terminées, sans vocation précise encore, il suit à l'Université catholique les cours de la faculté de droit. Mais un jour, à Gonnord, un prêtre ami de son avenir lui fait entendre cette parole : « Pourquoi ne seriez-vous pas prêtre, sauveur d'âmes? » Certes se dévouer, et de telle sorte, voilà qui répond à ses plus secrets désirs ! Le jeune homme reste frappé, il réfléchit, il prie; sa décision se fixe, il entre au Grand-Séminaire. Les études ecclésiastiques le captivent aussitôt; avec sa facilité de travail habituelle il progresse dans les sciences sacrées et s'en imprègne, leur subordonnant pour toujours, et de loin, tout autre sujet d'étude. Il chérit tout de sa vie nouvelle et c'est pour lui comme une peine lorsque, chaque année, sa santé frêle l'oblige à passer plusieurs mois dans la maison familiale, pourtant bien chère aussi.

A la sortie du Séminaire sa fatigue est inquiétante; il suit le conseil des médecins et gagne l'Italie, où Rome, cœur de l'Église, l'appelle. Après une absence d'un an, le voyageur revient l'intelligence meublée de souvenirs, rapportant de Rome la volonté de fer de se consacrer, sans répit, au service des âmes. Alors nommé vicaire à Brézé, il y fait durant cinq ans l'œuvre de Dieu; quand il part, il laisse, au cœur de chacun, des regrets.

En décembre 1910, Sa Grandeur le nommait à Chalennes et, en le

HUCHEDE 3333 Maurice, Joseph (1839-1919)

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (maître d'études) de diocèse d'Angers de 1864 à 1865

Combrée (professeur de dessin) de diocèse d'Angers de 1865 à 1880